



MON QUARTIER



Le journal du Conseil de quartier n°1
Croulebarbe

ÉDITO

Dans nos commerces ou dans nos squares on parle, de tout et de rien. Et parfois on entend «vous êtes breton? Et d'où?» et la nounou africaine de dire : «c'est beau la Bretagne!». Alors on se parle, on se raconte.

À Croulebarbe comme dans tout Paris, rares sont les Parisiens dits «de souche». Nous avons tous un ailleurs que nous ou nos ancêtres ont quitté un jour. Les plus anciens d'entre nous ont connu les concierges berrichonnes, les ramoneurs savoyards, les bougnats, puis les peintres italiens... Au gré des misères ou des aléas politiques, sont arrivés les Russes, les Espagnols, les Portugais, les Asiatiques, les Africains du nord ou du sud pour créer ce beau village appelé Croulebarbe que l'on connaît aujourd'hui.

Nous sommes allés voir nos voisins et certains nous ont raconté leur arrivée ou celle d'un aïeul, dans le plus ancien quartier du 13°. Et finalement, toutes nos histoires ont quelque chose en commun.

F. B.

DE MATMATA À CROULEBARBE



Quand les Bretons arrivaient au buffet de la gare Montparnasse, ils demandaient du pain et du vin: «*bara a gwin*». Et les Parisiens disaient : «quel baragouin!».

Les Russes, peut-être plus pressés s'exclamaient: «*bystro! bystro!*» (vite! vite!) pour être servis rapidement au cabaret, futur bistrot.

Les moins gourmands, disaient «juste un chouïa!», de l'arabe maghrébin *suya* (un peu).

Mais ce ne sont là que «pecadilles!» (de l'espagnol *pecadillo*, petit péché)

Khemoussi Mansour naît en 1979 à Matmata, petit village du sud tunisien qui reçoit le sable du désert les jours de grand vent.

Longuement décrite en 1378 par Ibn Khaldoun dans son ouvrage intitulé *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Matmata, c'est d'abord le nom d'une tribu berbère originaire du Maghreb (Maroc actuel), qui s'installa dans cette région d'Ifrîqiya (Tunisie actuelle) qui comptait plusieurs oasis, pour fonder ensuite, sur le flanc des montagnes avoisinantes, un village connu de nos jours pour ses habitations troglodytes.

L'emploi est rare dans sa région natale, mais Khemoussi sait ce qu'il veut. À dix-sept ans, il part à Tunis pour y effectuer un apprentissage en boulangerie et faire ses premiers pas dans ce métier, qu'il exerça ensuite pendant plusieurs années dans cette capitale.

En 2002, il rejoint son frère, boulanger à Paris. Les débuts sont difficiles, les méthodes de travail sont différentes de celles de Tunis : là, il faut produire en grandes quantités pour satisfaire les besoins de la population, ce qui nécessite plusieurs personnes dans le processus de fabrication des baguettes (un pour le pétrissage, un pour peser, un pour le four), tandis qu'ici, un seul suffit pour répondre à la demande, mais avec une plus grande exigence de qualité. Il faut donc s'adapter, et Khemoussi y parvient, à force de persévérance.

Puis l'envie lui vient d'ouvrir sa propre boulangerie. Habitant près de la Place d'Italie, c'est tout naturellement dans le 13° qu'il cherche et c'est à Croulebarbe, boulevard Blanqui, qu'il acquiert son magasin, fin 2015. Après de longs mois de travaux, il ouvre enfin son commerce. Les débuts sont ardu car la clientèle était à reconquérir, les gens passaient devant sa vitrine sans y prêter attention...

Au bout de deux ans, grâce à la qualité de ses produits et au «bouche à oreille», les clients sont là. Mais ce n'est pas sans peine, car dans la boulangerie, les journées sont longues (4h-21h avec une pause de deux heures l'après-midi). Actuellement, dix employés épaulent Monsieur Mansour.

Depuis 2017, Khemoussi Mansour obtient chaque année un «Prix de la meilleure baguette» à Paris. Pas encore le Premier Prix, mais...

À Croulebarbe, où les boulangeries de qualité ne manquent pas, la concurrence est loyale : «on se sent plus collègues que concurrents», nous dit Khemoussi, «et on n'hésite pas à se rendre service». C'est avec enthousiasme qu'il exerce dans ce quartier où tous les habitants vivent en bonne intelligence.

M. B. & F. B.

HOMMAGE : UNE PLACE ET UNE EXPO DÉDIÉES AUX FEMMES VICTIMES DE VIOLENCES

Ce matin du 25 novembre 2021, la petite place pavée située devant les grilles du Mobilier national et du Square René-Le-Gall s'apprête à accueillir un hommage qu'elle est la première en France à recevoir. C'est sous un soleil devenu humble, accompagné des dessins engagés de Cartooning for Peace et des fleurs militantes des Femmes que la Maire du 13° entame son discours devant élus, associations, habitants et commerçants du quartier.

À l'origine, cette journée internationale du 25 novembre a été choisie par l'ONU en mémoire de trois sœurs, Patria, María-Tereza et Minerva Mirabal, qui furent assassinées dans des conditions terribles par le dictateur Trujillo en République dominicaine, pour avoir repoussé ses avances et s'être opposées à son régime sanguinaire.

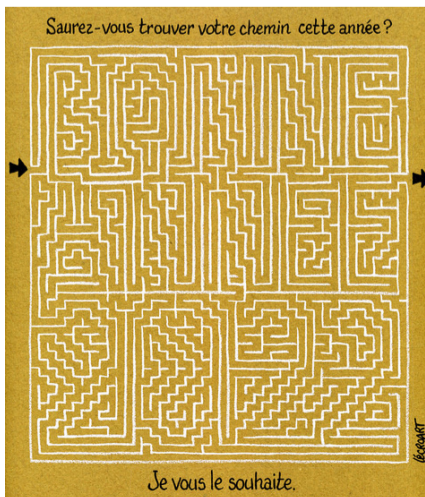
Cette tragédie, qui se produisit en 1960, fait écho à une autre tragédie dont la mémoire est portée par une place située de l'autre côté de la rue Croulebarbe, dédiée à la très jeune bergère d'Ivry, assassinée en 1827 par un prétendant là encore éconduit. La proximité de la petite place inaugurée avec cette place de la Bergère-d'Ivry a décidé la Mairie du 13°, soutenue par la Ville de Paris, à la choisir comme lieu d'hommage.

Résonnant comme un prélude solennel au dévoilement de la nouvelle plaque de rue «en hommage aux femmes victimes de violences», la cérémonie s'achève dans l'émotion d'un chant du chœur féminin «Nos lèvres révoltées». L'exposition de Cartooning for Peace sera, quant à elle, présente sur les grilles du Square Le Gall jusqu'au 31 mars 2022.

L. C.



« J'ai deux amours,
mon pays et Paris... »



ÉCRIVEZ-NOUS !

Conseil de quartier n°1
Croulebarbe
Mairie du 13°
1 place d'Italie
75 634 Paris Cedex 13



Rédacteurs : Mohamed Bentayeb, Françoise & Jean-Pierre Bon, Laetitia Charissoux, Marie-France Géré, Luce & Ginette Mondor, Claire Stoloff-Beauchamps

Contributeurs : Arnaud Blesse, Pierre Coryn, Rolland Escriva, Ara Kebacioalu, Khemoussi Mansour, Abigail Nunes ainsi que les dessinateurs Catherine Beaunez et Etienne Lécroart

Conception graphique : Sara Khanich

Le journal appartient aux habitants. Pour en devenir rédacteur :
communication.croulebarbe@gmail.com

Ce journal représente la libre expression du Conseil de quartier et n'engage en rien la responsabilité de la Mairie du 13° et de la Mairie de Paris.



UN AMATEUR ÉCLAIRÉ

Il y a 42 ans, Ara Kebacioalu arrivait à Paris et ouvrait sa boutique, «Lumière de l'œil», à la frontière de notre quartier, rue Flatters. Découvrez ce cabinet de curiosités dédié à l'éclairage du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle.

Ara, d'où viens-tu ?

Je suis d'origine arménienne, né à Istanbul. Nous ne parlions que l'arménien, valeur sacrée, dans la famille : il était mal vu d'y mêler des mots turcs ; en revanche, nous recourions souvent au français pour enrichir la langue. Ma famille était de culture française du côté de ma mère. Mon grand-père avait une bibliothèque de langue française. J'ai reçu l'enseignement des Frères français.

Pourquoi es-tu venu à Paris ?

Je vivais à Francfort : j'ai arrêté mes études de chimie, je suis parti faire le tour de France. J'ai rencontré une jeune femme et donc... j'ai déménagé à Paris !

Comment es-tu devenu collectionneur-restaurateur de lampes anciennes ?

Je ne voulais ni travailler dans l'industrie ni enseigner. Un matin, à Francfort, j'ai ramassé une lampe (1930-période Bauhaus) abandonnée sur le trottoir en piteux état, mais entière. Je l'ai remise en état, portée à un antiquaire qui me l'a rachetée et avec l'argent j'ai pu acheter aux Puces d'autres lampes ou pièces que j'ai remontées. J'ai proposé à un brocanteur ma collection de lampes, je suis parti en vacances et à mon retour, elles étaient toutes vendues, cédées pour quelques kopeks ! J'en ignorais la valeur marchande.

Parle-nous de l'éclairage au gaz.

Initié à l'éclairage au gaz par mon ami Marc Charlet, décédé depuis, j'ai installé un réseau alimenté en gaz naturel dans mon magasin et pendant trente ans, j'ai fait fonctionner toutes mes lampes et suspensions avec la vraie flamme dorée que seul produit le gaz. Je suis un bricoleur passionné, je me documente à la bibliothèque Forney, au musée des Arts décoratifs, au CNAM.

Tu as prêté tes lampes pour des tournages de films d'époque ?

Oui : *Moulin Rouge*, *Les Palmes de M. Schulz*, *Entretien avec un vampire*, *Adèle Blanc-Sec*...

Ton image de marque, c'est la frange de perles ?

En effet. Elle est originaire de l'est de l'Allemagne. Exportée en France sous l'appellation «article de Paris», elle eut un grand succès. Les perles furent ensuite fabriquées en France dans des ateliers qui ont disparu. La Chine a pris le relais. Mais je n'utilise que des perles anciennes, ou fabriquées dans les derniers ateliers français.

Que signifie l'expression «Lumière de l'œil» ?

En langue arabe ou turque, c'est ce que l'on a de plus précieux dans la vie, et en allemand: augenlicht.

Tu retournes de temps à autre à Istanbul ?

Non, vu l'évolution politique actuelle. Mes amis sont partis, Maman n'est plus. Istanbul, autrefois verdoyante, est désormais une ville bétonnée. J'ai voulu rester sur de beaux souvenirs.

Ton origine arménienne a-t-elle eu une part dans tes choix ?

J'ai grandi et noué des amitiés dans un melting-pot où étaient représentées les communautés juive, arménienne, levantine. Je ne me sens pas concerné par l'acharnement à réclamer un droit etc. J'en retire plutôt la richesse multiculturelle. Arrivé à Paris j'ai découvert la Capitale du Monde, ce n'en était pas l'image donnée à l'école !

Tu as des projets ?

Je voudrais transmettre un savoir vivant, proche des gens, sur la vie quotidienne à Paris au temps des lampes à gaz. J'envisage une donation dans un musée de Paris, Ville Lumière, mais motus...

Comme tous les Corrèziens de Paris, Henri s'installa aux alentours de la Gare d'Austerlitz, dans une chambre de bonne au septième étage louée à bas prix par une payse, gardienne d'un immeuble vétuste. De là-haut, on entendait partir et arriver les trains. Les coups de sifflet lui permettaient de se situer exactement dans le temps, lui qui ne possédait ni montre ni réveil, donc d'arriver à l'heure au travail.

Les terrassiers creusaient d'abord une tranchée, puis pataugeaient dans la boue, défonçant le sol à l'aide de pelles et de pioches tandis que d'autres installaient les canalisations, soudaient et raccordaient les tuyaux. Là, circulait le gaz, qui chauffait et éclairait encore Paris malgré l'avènement de l'électricité. Les mains gercées, lavées dans l'eau des caniveaux, la gamelle toujours un peu trop maigre et mal réchauffée, les treillis souillés, humides, qu'on accrochait le soir sous la tente. Et les copains de chantier. Et le «Parti».

Henri, qui avait payé son meublé d'avance, dut pourtant le quitter. «Milladiou de milladiou!». La nuit, d'énormes puces le dévoraient, couraient sous sa chemise, s'enfuyaient en tous sens et disparaissaient dès que la lampe à pétrole éclairait la pièce... C'était les punaises des hôtels miteux de Paris.

La tante fit le tour du quartier et, de concierge en concierge, lui trouva, rue des Gobelins, un deux-pièces-cuisine qu'elle nettoya, de toutes ses forces de femme propre. Henri se rendit alors à la Samaritaine pour acquérir un sommier et un matelas, qu'il paya à tempérament. Il sortit sa lampe à pétrole, achetée aux Puces de Saint-Ouen, du papier journal où elle était ficelée en attendant, pensa un peu à sa grand-mère qui lui avait appris les prières et qui lui préparait les bouriols bien chauds avec du beurre pour manger en rentrant de la messe, et regarda par la fenêtre, les toits de Paris.

C'est ainsi que le paysan corrèzien devint l'ouvrier parisien. Ils sont loin aujourd'hui, les maçons creusois, les gaziers de Corrèze et les bougnats descendus d'Auvergne. Ce sont eux pourtant, avec leurs mains d'or et leurs rêves, qui ont construit Paris.

G. & L. M.



FILS DE RÉPUBLICAIN ESPAGNOL

Grand, baraqué, le regard aigu : en langage familier, Isidore a de la «gueule». Il aime la vie et a su faire de son enfance cabossée une force pour construire et réussir.

Né d'une mère bretonne et d'un père espagnol originaire d'Alicante, il a peu connu son père mais en garde un souvenir fier et intense. Celui-ci avait commencé des études pour devenir avocat, mais il quitta très vite l'université pour s'engager dans l'Armée républicaine, où il obtint le grade de capitaine. Lors de l'arrivée au pouvoir de Franco, il dut émigrer en France et poursuivit en exil son engagement de résistant communiste en intégrant les FTP (Francs-Tireurs et Partisans), puis les FFI (Forces françaises de l'Intérieur).

Arrêté sous Vichy par la police française, il fut transféré de camp en camp : Argelès, Brest, Compiègne, Dachau enfin. La vie y était dure, mais l'entraide entre communistes lui permit de tenir jusqu'à la libération par les Américains en mai 1945. Il en revint, malade, et décéda en 1951 à trente-quatre ans. Isidore avait alors huit ans. Son inhumation fut organisée par le PC, les drapeaux français et communiste posés sur son cercueil. Ses enfants devinrent pupilles de la Nation. Né espagnol, Isidore fut ensuite naturalisé, à l'âge de douze ans.

Jusqu'à ses deux ans, moment de l'arrestation de son père, sa mère, qui travaillait, dut le mettre en nourrice ainsi que son frère cadet, puis en pension. Entre temps, les parents s'étaient séparés et voyaient peu leurs enfants. Isidore se souvient d'un Noël gâché par une dispute, chacun des parents voulant prendre avec lui les enfants... À la mort de leur père, les deux frères furent placés dans une «maison d'enfants», accueillant les enfants d'anciens combattants. De ces arrachements successifs, il parle avec une émotion contenue.

Jeune adulte, Isidore fut longtemps sympathisant communiste ; il mena des luttes avec conviction, perpétuant ainsi la mémoire de son père. Puis vint Mai 68. Il y fut très actif. Cependant il ressentit au fil des ans beaucoup de déception et se détourna de toute politique : «Je voulais rester maître de ma parole».



Certif et CAP de tourneur en main, Isidore commence à travailler comme ouvrier. Il a dix-sept ans. Après de nombreux emplois, il devient entrepreneur. Le hasard du travail le mène à Croulebarbe. Il apprécie tant ce quartier qu'il choisit d'y vivre. Il en aime l'atmosphère de village, un village animé, avec ses restos, ses commerces, son square, le marché Blanqui où il fait ses courses et qu'il aime arpenter. Et puis c'est à côté de Mouffetard, des cinémas... Comme Isidore aime «aller vers les gens» et que son métier favorise les «rencontres intéressantes», il est devenu un familier de Croulebarbe.

Par sa naissance, Isidore s'est trouvé à la croisée des chemins entre son histoire et l'Histoire de ses deux pays. Condition singulière, qui donne à son récit force et émotion.

C. S.B.

«AVEC SES MAINS D'OR»

Le siècle avait un an lorsque naquit Henri. La vie est dure en Corrèze en ce début de vingtième siècle.

Henri, qui aimait l'école, obtint son certif à onze ans. Puis, comme les autres petits campagnards, il n'eut pas le choix. Placé, dès que survint la Grande Guerre, comme garçon vacher dans les fermes des environs, il rongea son frein et travaille. Comme un bœuf. Corvées d'eau, de bois, récolte de pommes de terre, fenaison, moisson, dormant à l'étable avec le bétail sur une litière et se lavant à l'eau du puits. Et entre deux, il fallait «monter» à pied en Auvergne, la faux sur l'épaule, pour la saison...

Lorsque sonna l'armistice, Henri était «premier vacher» au château de Rilhac : un grade ! 1923 : l'oncle Joseph, qui travaillait au Gaz de Paris, lui écrit. «Si tu veux, je peux te faire rentrer : le Gaz, c'est sûr. Tu seras embauché d'abord à «la Cana» et puis tu monteras...».

Le voyage durait quatorze heures. Cahin-caha, le train soufflant et fumant avançait, stoppant à chaque gare. Compartiments bondés, bagages hétéroclites débordant des filets, relents d'ail, de sueur et de saucisson. La bouteille de vin calée entre les pieds, on parlait patois et on taisait ses rêves.